

La France des lumières [Daniel Roche]

Autor(en): **Sardet, Frédéric**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **1 (1994)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

après Amédée VIII, Hautecombe cesse d'être la nécropole régulièrement choisie par les princes, sans être toutefois remplacée par une autre, pour établir aussi comment évolue ce rituel funéraire lorsque les ducs de Savoie manifesteront clairement leur prétention à la souveraineté territoriale.

Marianne Stubenvoll (Lausanne)

DANIEL ROCHE
LA FRANCE DES LUMIÈRES,

FAYARD, PARIS 1993, 651 P., FS 58.

Pour ceux qui ont apprécié *Le siècle des lumières en province* (Paris, 1978), ouvrage essentiel mais souvent moins connu que *Le peuple de Paris* (Paris, 1981), *La culture des apparences* (Paris, 1989) ou la présentation du journal du vitrier Jacques-Louis Ménétra (Paris, 1982), le dernier livre de Daniel Roche intitulé tout simplement *La France des Lumières* ne saurait déplaire tant il est riche, et constitue sans conteste un lieu où convergent les études et thématiques antérieures de cet historien de la culture.

La rencontre avec ce spécialiste du XVIII^e siècle français est surtout affaire d'écriture et de perméabilité à un phrasé très personnel, parfois déroutant, souvent très original. Ne le cachons pas, cet «essai» de 600 pages comme l'intitule l'auteur n'est pas un ouvrage facile, ce qui n'a évidemment rien à voir avec l'intérêt et le plaisir que l'on peut éprouver à sa lecture. La difficulté à dépasser une lecture en «première instance», tient essentiellement aux échos incessants du discours à d'autres recherches ou à des sources d'une grande diversité qui assoient le propos. De plus, ce système de références s'inscrit dans un ouvrage qui ne se veut pas didactique et revendique une organisation qui échappe à la traditionnelle chronologie, ce qui suppose de la part du lecteur un minimum de connaissances du siècle. La complexité du

monde étudié, dans ses institutions, ses valeurs et ses basculements divers nécessite par ailleurs une attention soutenue qu'un discours sans jargon, mais volontiers abstrait, peut perturber malgré le soin évident de l'historien à reprendre et synthétiser ses propositions par quelques phrases plus ramassées et à ne pas délaisser la matérialité des usages. C'est une caractéristique très sensible de l'écriture de Daniel Roche qui en fait aussi son intérêt : l'auteur parle des idées, des concepts mais sait tout autant comment se construit une route, comment se règle un cheval ou ce que représente la porcelaine par rapport à l'argenterie. En bref, face à ce livre, il ne faut pas hésiter à relire Daniel Roche... Cet ouvrage, fruit d'une pensée érudite, s'organise en trois temps qui partagent respectivement le livre d'un même poids.

Une première partie quasi «braudélienne» donne une assise à la réflexion historique. Point de connaissance historique sans un minimum de perceptions et d'usages partagés dans un temps et un lieu, nous dit-on. S'engage alors une réflexion large sur le mobile et l'immobile dans une société française dominée par le monde rural et la rente foncière mais où les villes, les relations de la capitale à la province – un des points clés de la pensée de Daniel Roche – et l'échange marchand viennent rompre le temps cyclique d'une culture segmentée. Cette réflexion traverse l'ensemble du livre, lequel s'articule sur les concepts d'équilibre, d'imbrication, de glissement, d'émergence, de recul des idées et des pratiques qui modulent l'action et définissent les structures de pouvoir. Ainsi les couples peuple/populace, don/contrainte ou les notions de progrès, de préjugé, de bonheur, d'énergie, d'inquiétude ou de crise peuvent-ils être appréhendés en termes proprement historiques, c'est-à-dire où se comprennent des transformations à l'intérieur d'un système. Cette démarche évite de ce fait toute approche téléologique



de la Révolution française reléguée volontairement à l'horizon du texte. Cet aspect est fondamental et l'on souhaiterait ne pas voir oublié que «les pressentiments ne peuvent remplacer les certitudes que l'on n'a pas encore» (p. 583).

Le deuxième temps du livre sert à éclairer par les relations de pouvoir, le fonctionnement de l'Etat absolutiste des Lumières. L'auteur y montre les lézardes qui fissurent les représentations traditionnelles du monarque dans et hors la cour, soit par les rites sacralisants, soit par les relations tangibles qui lient l'Etat et les peuples (l'impôt et la guerre, la justice et la violence).

La troisième partie constate que si l'Etat est «malade», il y a eu tentative pendant les Lumières de proposer une autre manière de vivre, orientée vers l'avenir, conduite par la recherche du bonheur des individus pour eux-mêmes. Si cela est vrai, c'est que les conditions matérielles de l'existence et les prises de conscience susceptibles de transformer les attitudes et les pratiques ont vu le jour. L'auteur met alors l'accent sur le neuf qui pénètre une société sous tension en examinant les relations entre démographie (croissance, famille), sciences (agronomie, vie académique) et entreprise, lesquelles nourrissent à leur manière le sentiment du Moi qui déploie ses désirs dans des consommations élargies, et dessine un autre univers de spiritualité inscrit dans la matérialité des gestes et des choses.

Cette histoire des cultures, qui puise aussi bien dans les manières de dire que de faire, dans les rythmes de l'économie que les écrits des théoriciens de l'économie politique, est finalement un hommage renouvelé et bienvenu à l'histoire politique, comprise dans ses rapports aux conjonctures de l'économie et du social. Alimentée par les recherches menées en France sur plusieurs générations que l'auteur réinsère dans son propre discours

(P. Goubert, J.-C. Perrot, B. Lepetit etc.) elle souligne, reprenant la perspective de Louis Dumont, l'émergence d'un modèle de société individualiste profondément marqué par l'utilitarisme. Elle fait du XVIII^e siècle français, un «entre-deux» aux mille feux – «entre deux mondes, donc entre deux grandes conceptions politiques» (p. 258) – qui est une invite à la réflexion et surtout à la lecture, ce qui n'est pas en la matière, une mince réussite.

Frédéric Sardet (Yverdon-les-Bains)

LA PEUR AU XVIII^e SIÈCLE. DISCOURS, REPRÉSENTATIONS, PRATIQUES

ÉTUDES RÉUNIES ET PRÉSENTÉES PAR JACQUES
BERCHTOLD ET MICHEL PORRET, LIBRAIRIE DROZ
(RECHERCHES ET RENCONTRES. PUBLICATIONS DE LA
FACULTÉ DES LETTRES DE GENÈVE, 5, LITTÉRATURE),
GENÈVE 1994, 276 P., FS 40

Dans le prolongement d'un colloque organisé à Genève et inscrit dans le cadre des activités du Groupe d'études du XVIII^e siècle, Jacques Berchtold et Michel Porret ont réuni treize études portant sur la peur au XVIII^e siècle. Interdisciplinaire, puisqu'il rassemble des contributions d'historiens et de critiques littéraires, ce volume paru chez Droz espère faire dialoguer des discours que les deux éditeurs, dans une brève présentation, regrettent de voir «trop souvent cantonnés dans le champ clos de leur spécialité». Une thématique et un siècle communs donc, mais une diversité d'approches, de méthodes et d'intérêts, l'ensemble témoignant de la réjouissante «vigueur (fallait-il pourtant, sans trop de modestie, la signaler?) des études dix-huitiémistes menées dans la Faculté des Lettres de Genève».

Afin d'éviter l'écueil de la dispersion menaçant tout projet dont l'ambition consiste à refuser la «spécialisation